

Article

« L'oubli du texte »

Ouvrage recensé :

La distinction de l'autisme de Rosine et Robert Lefort, Seuil, 186 p.

par Michel Peterson

Spirale : arts • lettres • sciences humaines, n° 201, 2005, p. 36-38.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/18736ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'OUBLI DU TEXTE

LA DISTINCTION DE L'AUTISME de Rosine et Robert Lefort
Seuil, 186 p.

VOICI le type d'ouvrage qu'on eût pu espérer ne pas lire, surtout de la part de psychanalystes aussi honorables. On connaît la puissante théorie de l'autisme développée par Rosine et Robert Lefort au fil de leur clinique depuis de nombreuses années. Si *La distinction de l'autisme* s'en tenait à son approfondissement, je m'en réjouirais, tant la première partie s'avère stimulante. Mais dès que nous entrons dans la lecture des œuvres de Poe, Dostoïevski, Lautréamont, Pascal et Proust, auxquelles s'ajoutent celle de l'étude du président Wilson par Freud et Bullitt ainsi que des œuvres de Temple Grandin, Donna Williams et Birger Selling, la surdité aux textes devient telle que l'inquiétude nous gagne, au point qu'on se demande à quoi tient une résistance aussi massive à la littérature.

Indistinctes signatures

Les Lefort s'inscrivent tout à fait dans l'un des deux groupes d'écoles critiques appliquant trop souvent aveuglément la psychanalyse à la littérature, soit celui qui prend naissance avec Marie Bonaparte et qui consiste à partir de la biographie pour insister sur les influences inconscientes que la vie de l'écrivain exerce sur son œuvre, alors que l'autre courant, s'inspirant de Bellemin-Noël, ne se préoccupe que peu ou prou de la vie de l'écrivain. Malaisé d'en sortir : ou on analyse l'auteur ou on analyse le texte. Contrairement à Abraham, Torok, Derrida, Rand ou Bayard, attentifs à la signature, les Lefort, herméneutes impénitents, prenant la direction de la psychanalyse vers la littérature, foncent tête baissée dans une interprétation prédéterminée, posant implicitement une question grave, celle du lien entre écriture et autisme (de haut niveau?) qu'on pourrait formuler comme suit : existe-t-il, au cœur du travail d'écriture, un noyau autistique? Toujours est-il que l'horizon d'attente est d'entrée de jeu établi : tous les écrivains ici interrogés seront des autistes. CQFD.

Or d'abord, à quoi reconnaît-on un autiste, d'où lui vient sa différence, comment le perçoit-on, comment nous apparaît-il? De nombreuses théories ont été avancées depuis la description par Itard, au début du XIX^e siècle, de Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron. Lorsque le terme apparaît dans la deuxième édition du

DSM (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, 1968), il est confondu avec la schizophrénie et la psychose infantile. Jusque dans les années 1970, c'est la théorie psychogénique qui dominera, Bruno Bettelheim pensant que l'enfant, normal à la naissance, devenait autiste lorsque les parents manifestaient à son égard une froideur affective, ce qui l'amenait à se désinvestir de la relation. À l'époque, cette théorie fait également du stress un facteur important du développement de l'autisme, la naissance d'un frère ou d'une sœur, la séparation des parents ou la dépression de l'un d'eux pouvant plonger le *petit dumb* dans un isolement intérieur pathogène. Puis sont venues les théories organicistes, la « cause » se trouvant cette fois chez la mère biologique. De nombreuses hypothèses ont alors été émises, allant de celle tablant sur les effets produits par l'administration des vaccins contenant du thimérol à celles fantasmant la présence chez l'enfant d'un « *cerveau mâle extrême* » causé par un trop haut niveau de testostérone dans le liquide amniotique en passant par celles de la trop grande agressivité du système immunitaire de la mère durant la grossesse ou encore de l'isolation défectueuse des neurones. Pourtant, le discours dominant de la génétique n'a pas réussi à s'imposer en ce domaine, même si les chercheurs de la Vanderbilt University affirment aujourd'hui qu'une combinaison de quatre à vingt gènes anormaux pourrait être impliquée. En fait, comme le précisait récemment le docteur David Kohn, du Kennedy Krieger Institute's Center for Autism and Related Disorders, « [l]autisme n'est pas un tout monolithique mais un trouble qui pourrait découler d'une conjonction de facteurs ». Une maladie comme une autre?

Toujours est-il qu'au milieu de toutes ces recherches, la médecine et la psychiatrie s'entendent désormais pour définir essentiellement le trouble autistique par des altérations qualitatives des interactions sociales et de la communication de même que par certains éléments (par exemple l'adhésion à des manières moiteurs, comme des battements ou des torsions des mains) spécifiant le caractère restreint, répétitif et stéréotypé du comportement, des intérêts et des activités. Les interactions sociales, le langage et le jeu symbolique se trouvant perturbés avant l'âge de trois ans, l'autisme de-

meure très difficile à entendre ou à traiter, surtout si l'on ne s'interroge pas sur la fonction de la répétition en termes de pulsion. Tout dépend des repères que l'on se donne pour relever les signes distinctifs, selon qu'on détient la position d'agent social (médecin, psychologue, éducateur, chercheur, etc.) ou de psychanalyste qui, plutôt que de « traiter », s'occupe, comme disait Lacan, « *de ce qui ne va pas* » par le biais de la parole et du langage.

C'est dans cet abri stratégique que se cachent les Lefort, interrogeant d'emblée le statut de sujet des autistes pour dégager — dans le prolongement du travail effectué par Rosine Lefort avec Marie-Françoise, une enfant de trente mois abandonnée par sa mère à l'âge de deux mois (cas déjà exploré dans *Naissance de l'autre*) — le point étiologique fondamental (il n'y a pas d'Autre pour l'autiste; autrement dit, l'Un domine à la place de l'Autre, ce qui explique l'extrême violence se traduisant par une pulsion de destruction et d'autodestruction) et les composantes structurelles (l'importance du double, conséquence de l'absence de trou dans le signifiant de l'Autre, de même que l'absence, corrélatrice, du spéculaire) de l'autisme. Rosine Lefort peut alors formuler certains propos lumineux au sujet des dynamiques de l'anorexie et de la boulimie. Tandis que l'anorexique vise le désir et l'angoisse de l'Autre, pour la boulimique, l'Autre n'est plus là. Un vaste champ de discussion est ici entamé, la réflexion sur les enjeux des boulimiques me paraissant devoir être prise avec recul, du moins si je me fie à ma propre clinique. Énonçant, comme symptôme, quelque chose de la violence sociale, l'autiste est donc considéré comme un sujet parlant, ce qui permet d'explorer, dans la voie de la topologie — pour éviter de rester prisonnier d'une phénoménologie de l'autisme —, ce qu'il en est pour lui de l'inexistence de l'Autre et ses conséquences structurales « *comme phénomène de civilisation* ».

Là où le bât blesse, ce n'est certes pas sur les distinctions bienvenues entre autisme, schizophrénie et psychose ou sur les re-lectures rudimentaires des écrits des grands autistes. Comme plusieurs spécialistes de la question, les Lefort repassent eux aussi, bien entendu, par Temple Grandin, cette autiste de haut niveau qui, comme l'a montré Howard Buten, dans *Il y a quelqu'un là-dedans. Des autismes*, affiche,

outre une propension à transformer la langue en images, une qualité proprement synesthésique de son sens tactile, le toucher lui important au point d'inventer une « machine à serrer » pour bénéficier de contacts « corporels ». D'ailleurs, toujours selon Buten, les autistes seraient doués d'une « inter-sensorialité qui ferait que, par moments, leurs cinq sens interagissent, se remplacent ou se superposent ». Il y aurait fort à dire à ce propos, entre autres dans la direction des relations entre la perception et les états sensoriels ou, sur le plan de la topologie, au sujet du « détressage », évoqué par Jean-Paul Gilson, chez ces parlêtres, de l'imaginaire (le corps de l'autiste), du symbolique (le langage) et du réel (ce qui fait leur présence) : « Dans cet extrême "dénouement", [les autistes] nous parlent plus encore de ce lien qui nous fait tenir ensemble, et que nous refoulons de toutes sortes de manières » (« Horreur du vide et pudeur » *Les Cahiers du Lycée Logique*, n° 6, 1991). Quoi qu'il en soit, pour m'en tenir à la perspective des Lefort et pour entendre les motifs faisant que l'autiste n'est pas en mesure d'articuler et d'incarner le signifiant, pourquoi il n'a pas d'objet dont il puisse faire l'Autre porteur, « et qui, séparable, puisse générer la division de cet Autre, soit son altérité », il importe de s'en remettre au réel en tant que « ce qui résiste absolument à la symbolisation » (le « sentiment de réel » se présentant, dit Lacan, « à son maximum, dans la brûlante manifestation d'une réalité ir-réelle, hallucinatoire » — *Le Séminaire*, livre I. *Les Écrits techniques de Freud*, 17 février 1954). En envisageant ce réel, on peut ainsi audire le fait que « l'autiste ne trouve pas de signifiant S, qui le représente, ou, en tout cas, que le signifiant qu'il peut trouver n'en est pas, [qu'] il est du réel. » En définitive, pour l'autiste, Tout est réel.

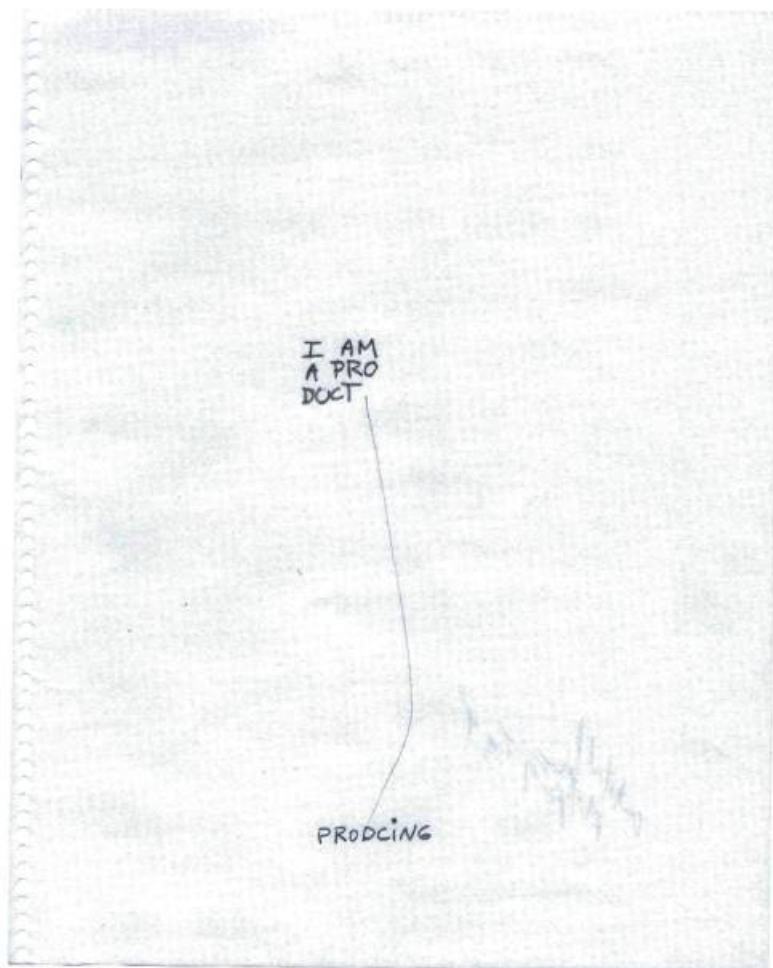
Le point délicat de ce livre, son nœud, c'est qu'il présente une brochette d'auteurs considérés comme des cas pathologiques, les prétendues « analyses », malgré quelques brillantes tournures, devenant de bêtes vignettes cliniques. Les deux psychanalystes s'essaient en effet, dans la seconde partie de leur ouvrage, à dégager l'autisme d'œuvres littéraires afin, au prix d'un triste réductionnisme, d'assurer la distinction de l'autisme, comme si la culture venait légitimer l'horreur d'une parole faisant réel, comme si la « perspective créationniste, divine pourrait-on dire, de l'œuvre d'art, de la re-

ligion ou de la science... à partir du vide, [pouvait] devenir le champ privilégié de l'autisme... Création ex nihilo. » Alors que les sept premiers chapitres nous conduisaient de l'autisme infantile précoce primaire à l'autisme adulte, en apportant toute la richesse accumulée au cours de longues années de cliniques, les chapitres consacrés aux textes littéraires et aux œuvres d'autistes réputés, compendium de psychanalyse appliquée, semblent sortis de la plume de jeunes cliniciens s'adonnant à ce « loisir élégant », selon la formule de Catherine Clément, et qui consistait jadis à se pencher sur un texte avec les outils des maîtres de vérité.

C'est avec une lecture de Poe, considéré comme un paragon d'« intelligence autistique » (au sens d'Asperger, c'est-à-dire un esprit systématique, hyperlogique, dénué de toute sentimentalité) et comme un exemple canonique de la critique psychanalytique (on a parlé de sa prétendue impuissance sexuelle, de ses tendances sado-nécrophiliques, de son refus du Midi, etc.), que s'engage la suite de lectures. Ce n'est certes pas un hasard pour les Lefort quand on se souvient avec eux que les *Écrits* de Lacan s'ouvrent avec le séminaire sur « La lettre volée », lequel donnera lieu à la question de la lettre et au commentaire de Derrida, « Le facteur de la vérité » (dans *La carte postale*), ici soigneusement évité. Les Lefort reprennent d'une certaine manière Lacan à la lettre et affirment péremptoirement que la structure de Poe serait autistique en ce qu'elle mettrait en évidence la « structure matérielle du réel ». Sur quoi se fondent-ils ? Sur le texte ? Pas du tout. Contrairement à Lacan, qui propose une analyse se passant de toute référence à l'homme Poe (on sait le danger qu'il y a à confondre l'homme et l'auteur), les Lefort s'appuient fermement sur la biographie pour faire des textes des reflets de la vie, leur miroir. De fait, comme ils l'écrivent en se référant au « Portrait ovale », il s'agit d'« illustrer » leur thèse au sujet des autistes à l'occasion de l'étude des textes de Poe. À aucun moment ils ne se préoccupent des plans d'énonciation ou des jeux entre auteur, narrateur et personnages. Témoin, la lecture du « Chat noir » qui pose une équivalence entre Poe et l'auteur, comme si cela allait de soi, le narrateur n'existant même pas dans ce cas, alors que c'est sur lui que repose la médiocre « analyse » de Morella.

Nous sommes là devant ce que Derrida qualifiait, dans sa critique du séminaire de Lacan, de « sémantisme naïf » et aucune des trois questions (les paramètres — dont l'*Unheimlich* — de la littérature fantastique, la vérité dans son rapport à la fiction et le rapport de la psychanalyse à la fiction littéraire) engagées dans « Le facteur de vérité » n'est considérée, ne fût-ce qu'en aparté. En outre, le Poe des Lefort est strictement français : Baudelaire, Mallarmé, Valéry et Gracq. Jamais il ne leur vient — ne serait-ce que pour relativiser leur point de vue extraordinairement obtus — de consulter les écrivains et les critiques états-uniens ou latino-américains, Conrad Aiken ou Leopoldo Lugones, parmi bien d'autres, ayant longuement médité les raffinements de l'art de la parodie propre au penseur de la *Genèse d'un poème*. Pour les Lefort, tout est bouclé d'avance : pas de reste, la lecture est totale, aucun pli.

Aussi « colonisatrices » que celles de Poe, les lectures de Dostoïevski, Lautréamont, Pascal et Proust n'ajoutent ça et là que des éléments de détail aux études déjà publiées par les spécialistes. Oui, Dostoïevski demeure coupable, comme l'a montré Freud. Oui, son écriture affiche la mémoire de son hystérie et de son épilepsie. Oui, la question du meurtre de la mère, partout présente dans son œuvre, fournit un élément de l'autisme, mais, justement, pas tout de l'autisme — ce que concèdent les Lefort, remarquant en passant que l'écrivain russe n'est pas lui-même autiste. Affirmer que le prince Mychkine est un « authentique autiste », n'est-ce pas réduire la complexité topologique du personnage (il est même question de la « véracité de la création [de ce dernier] » !), le rabattre sur le créateur ? Quant à Lautréamont, qui aurait rédigé rien de moins que la Bible de l'autisme (!), ses *Chants* se voient réduits à un triste bestiaire et à l'illustration de l'« image de la Chose » (de Dieu-femme, de sa mère), *das Ding*, la lettre étant prise par les Lefort au pied de la lettre. Tout ce qu'a pu jadis nous enseigner par exemple Julia Kristeva au sujet des instances discursives des *Chants*, des distinctions fondamentales entre fiction et locution, des jeux de transformations et de permutations dans le contexte des *Chants* et des *Poésies*, n'est aucunement considéré de même qu'est systématiquement supprimée toute marge d'indécidable, en particulier celles



Mathieu Beauséjour, [sans titre], dessin tiré d'une série réalisée entre 1991 et 1995, 27,7 × 35 cm.

produites par les inversions parodiques des modes de démonstrations mathématiques (voir à ce sujet, « Hors livre », de Derrida, dans *La Dissémination*).

Pour les Lefort, l'œuvre de Lautréamont se résume finalement de manière assez simpliste : le symbolique étant perdu, l'imaginaire ayant été remplacé par le réel, l'auteur, le sujet, le narrateur, le personnage, ses doubles — qui? — ne communique(nt) point. S'agissant du cas Wilson (la peinture proposée n'étant pas sans nous faire penser à Bush), tout se règle en quelques instants : notre homme souffrit d'une relation autistique à son père, ce dont témoignent l'absence chez lui de stade du miroir, la faille initiale dans le signifiant (inverse de celle de Schreber) et la prédominance de la parole sur le langage. Ramenée à son interrogation sur les deux infinis de même qu'à sa catalepsie, Pascal trouve « le père mort », thèse déjà soulevée par Lacan et projetant la problématique de la foi sur la perte de l'Autre maternel. Là encore, les probabilités du souffle dont déniées au profit du calcul pur et dur. Pour Proust, *mutatis mutandis*, même schéma, même dessein, même conclusion. Le matricide remplace le parricide. La lecture des Lefort suit les sillons de celle de Lacan dans « Jeunesse de Gide » :

« Toute la Recherche sera la mise en série de la rencontre de bouts de réel et de leur jouissance. » Toute!?! Et si quelque chose résistait dans cette écriture, si la métaphore ne rentrait pas dans le moule? À ce sujet, les Lefort constatent que Proust aborde la question « dans des termes surprenants pour nous, lacaniens ». Sitôt ouverte, la porte est refermée : « Ce n'est pas pour nous étonner que Proust aborde la réalité par le biais du réel de la sensation et non par le signifiant qui, s'il est présent cependant, est en continuité avec le réel, sans qu'il y ait chute d'un premier signifiant, remplacé par le second, mais seulement par le cri d'une interjection, c'est-à-dire le réel du signifiant. » Au moment même où le sujet proustien allait être abordé dans son émiettement d'une manière plus fluide, au moment où la singularité de son écriture allait surgir, la différence de la littérature est à nouveau noyée par des lecteurs s'arrogeant le droit absolu de trancher entre la fiction et la réalité.

Point de suspens

L'intérêt des analyses des Lefort tient peut-être finalement à qu'elles offrent un exemple remarquable de la manière dont s'organise une puissante résistance de la psychanalyse — ou de

certaines psychanalyses — à la littérature. Si la cure et la littérature se rejoignent en ce qu'elles mettent en jeu la singularité de chaque écriture, comment expliquer que les Lefort soient si sourds aux œuvres et n'entendent pas l'à-venir du Livre dans l'invention de soi à laquelle s'adonne, ainsi que le soulignait récemment Pierre Bayard, chaque nouveau lecteur? En cherchant à appliquer la psychanalyse à la littérature, en ajustant cette dernière à un paradigme dominant de la lecture lacanienne, les Lefort, comme beaucoup de leurs confrères et consœurs, s'empêchent de pratiquer le suspens d'interprétation si essentiel pour que le sujet puisse rencontrer l'inconnu et le secret indéchiffrables se manifestant dans l'expérience de lecture. Et peut-être également se laisser transformer par les inventions de ceux que Marina Yaguello appela jadis les fous du langage, évoquant par là ces fous littéraires qui, comme Raymond Queneau (mais Poe, Dostoïevski, Lautréamont, Pascal et Proust tout aussi bien), créent littéralement leur idiome en lequel réside certes — inévitablement... — souvent des signes d'autisme, mais bien autre chose.

Michel Peterson